

CHAPITRE XXV.

L'HOMME INCLINE TOUJOURS VERS CE QU'IL Y A DE PLUS
BEAU. LOI MORALE DE LA NATURE

..... Voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature!

(CRESSET.)

J'ai vu des hommes incapables de science ; je n'en ai ja-
mais vu d'incapables de vertu. (CORNEILLIUS.)

Lorsque la société prend pour point d'appui le bien-être matériel, elle rend les hommes actifs, ardents, inquiets, intelligents, ennemis les uns des autres, insatiables de richesses et de plaisirs. A voir ainsi tout un peuple attaché à la glèbe de la fortune, on le croirait incapable d'actions et de pensées sublimes. Et cependant faites luire tout à coup devant cette masse avide un sentiment qui réveille son âme ; présentez-lui, je ne dis pas des espérances de bonheur, mais quelque chose de grand ou de généreux à accomplir ; voilà qu'aussitôt toutes les mauvaises passions font silence ; voilà que l'intérêt personnel est oublié, et qu'un peuple entier prodigue ses richesses et sa vie pour faire triompher ce qu'il croit juste et beau. Le soldat le plus grossier ne brave

la mort que parce qu'il met son âme dans les illusions d'une gloire dont il ne jouira pas, mais qu'il rattache à son drapeau ou à son général. Tous nos braves qui dorment aux champs d'Austerlitz, de Wagram et d'Eylau, que poursuivaient-ils avec tant d'ardeur ? une parcelle imperceptible de la renommée immense de leur chef. Ce n'était pas l'homme, ce n'était pas l'empereur, ce n'était rien de terrestre que les soldats adoraient dans Bonaparte ; c'étaient les illusions de sa gloire, l'infini de sa puissance et de son génie, et ce je ne sais quoi de beau qui rayonnait sur eux de la conquête du monde.

Mais quel exemple plus frappant que l'établissement du christianisme ? La terre était couverte de temples où les peuples adoraient leurs propres passions, lorsqu'une voix s'éleva, qui, méprisant la figure du monde, appelait les hommes à des biens plus parfaits que ceux de la terre, et plaçait leur avenir non dans cette vie, mais dans l'éternité. Dès lors la vocation des peuples se déclare, et l'armée des martyrs se forme. On leur a montré quelque chose de plus beau que les richesses et les voluptés terrestres, et ils y courent en triomphe, et ils y courent à travers les supplices et la mort !

Ainsi l'homme du peuple, le soldat, le martyr et le saint inclinent également vers ce qu'ils connaissent de plus beau. Autant de fois vous ouvrirez l'histoire, autant de fois vous verrez la multitude se détacher de ses passions petites ou mauvaises en présence des passions ou des sentiments magnanimes.

Ce que nous admirons dans les masses, nous le retrouvons dans les individus. Chaque lecteur de Tacite ou de Plutarque peut rendre témoignage de cette grande loi de la nature. Notre âme vole au-devant de tout ce qu'ils racontent de noble et de généreux ; elle s'y reconnaît, si l'on peut s'exprimer ainsi, acceptant avec joie l'exil ou la mort au sein de la vertu, devenant Socrate ou Aristide, jamais Anytus, jamais Sylla, même dans leur puissance et leur triomphe. Et quelle indignation pour leurs crimes ! et quel dégoût pour leurs voluptés ! et quel mépris pour cette fortune qui les porta si haut, et qui inspirait à leur siècle tant d'envie et tant d'épouvante !

Voilà un sentiment qui blesse nos sens et nous met en opposition avec nos intérêts matériels les plus vifs, avec toutes les voluptés animales, la volonté de jouir, de commander et de vivre. Ne découvrez-vous pas dans cette passion du beau idéal un être d'une autre nature que le tigre et le lion ? Mourir n'est rien, mais mourir pour une idée dont la récompense n'est pas de ce monde, ô mon âme, quelle manifestation sublime de ton immortalité !

Ainsi, pour régler les passions grossières, il suffit de leur opposer les passions célestes. L'homme suit la loi de son être, et, s'élevant par degrés au-dessus des biens matériels, il arrive enfin aux seuls trésors qu'il n'y ait pas de grandeur d'âme à mépriser.

Ne croyez pas que ces sentiments prennent leur

source dans l'éducation et la civilisation ; ils sont de notre nature, et non de nos écoles, et non du monde ; on les retrouve parmi les sauvages, et jusque dans les contrées les plus barbares de l'Afrique. Nous citerons à l'appui de cette assertion l'entrevue de Bello, sultan des Fellatahs, et du capitaine Clapperton, le premier voyageur qui, dans ses relations politiques avec des rois qui vendent leurs sujets, ait exprimé des sentiments dignes d'un peuple civilisé. Après avoir offert les présents d'usage, parmi lesquels se trouvaient une boussole et une lunette d'approche, la conversation s'engagea. « Toutes ces choses, dit le sultan, sont admirables, mais je n'y vois rien d'aussi curieux que toi-même. Que pourrais-je te donner qui fût agréable au roi d'Angleterre ? » Je lui répondis : « Le plus grand service que tu puisses rendre à mon souverain est de contribuer avec lui à mettre un terme à la traite des nègres sur les côtes. Il envoie chaque année des vaisseaux pour s'emparer des bâtiments qui font ce commerce. Les équipages sont mis en prison, et la liberté est rendue aux malheureux esclaves, auxquels on donne des maisons et des terres sur nos établissements en Afrique. — Comment, dit-il, vous n'avez pas d'esclaves en Angleterre ? — Non ; et lorsqu'un esclave y met le pied, il devient libre dès cet instant même. — Et par qui vous faites-vous servir ? — Par des personnes qui s'engagent à le faire pendant un temps fixé, et que nous payons pour cela. Aucun individu n'a chez nous le pouvoir d'en frapper un autre ; et les soldats sont nourris, habillés et payés par le gou-

vernement. — Dieu est puissant, dit-il, et vous êtes un grand peuple ¹ ! »

Le Barbare est surpris, mais il admire. Il sent si bien la grandeur de ces idées qui le surpassent, qu'il les rapporte tout de suite à Dieu, comme à leur source naturelle. Ainsi son âme s'éveille, et dès l'abord elle comprend la charité et l'humanité !

Dans cette partie du monde, l'âme des peuples dort avec celle des rois ; ce que Dieu leur a donné, les hommes l'ont laissé mourir ; et peuples et rois, sans pensées et presque sans intelligence, attendent leur réveil d'un législateur, comme les morts de la vallée de Josaphat attendent de Dieu leur résurrection.

Nous y portons depuis tant de siècles les barbaries de nos vieilles civilisations ! il est bien temps qu'ils éprouvent les bienfaits et la philanthropie de nos civilisations nouvelles.

Le sentiment du beau est donc partout, j'entends partout où il y a un homme. Il ne nous est pas permis de le comprendre, mais il nous est donné d'en jouir ; c'est à la fois le plus puissant véhicule du sentiment moral et le plus puissant moyen d'arriver à la vérité. Voilà pourquoi les sciences n'enfantent rien de supérieur que par lui : elles lui doivent tout

¹ Voyages dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique, par le major Denham, le capitaine Clapperton, etc., t. III, p. 82.

ce qu'elles ne doivent pas au hasard, c'est-à-dire toutes les découvertes transcendantes du génie.

Arrêtons un moment notre pensée sur cette loi de la nature qui peut avoir tant d'influence sur le genre humain, et que nous formulerons ainsi :

LA VÉRITÉ SE TROUVE TOUJOURS DANS CE QU'IL Y A DE PLUS BEAU.

Le principe est vaste, il ouvre aux sciences une carrière sans fin ; mais, pour en connaître toute la portée, il faut en faire l'application aux découvertes du génie.

Dans l'antiquité, Héraclite soutient que le soleil n'a qu'un pied de diamètre, et Anaxagore excite l'incrédulité de la Grèce en donnant à cet astre l'étendue du Péloponèse.

Ainsi un charbon ardent d'un pied de diamètre ou de l'étendue d'une province, voilà le soleil des philosophes anciens. Que de degrés à parcourir dans le beau avant d'arriver à l'astre sublime, source éternelle des couleurs, des parfums et de la vie, qui enflamme notre atmosphère, rajeunit la nature, soutient les mondes par leur propre poids, et qui, mesuré par Huyghens, s'est trouvé treize cent mille fois plus grand que la terre !

Les anciens faisaient du ciel une voûte de cristal, et ils y attachaient les astres comme des flambeaux, n'imaginant que ce qu'ils croyaient voir. Mais ces cieux impénétrables, cette voûte solide qu'ils appuyaient sur notre globe, à mesure que la curiosité

les observe, et que le sentiment du beau nous élève, se brisent comme des jouets d'enfants : l'infini de l'espace, l'infini des mondes, l'infini des soleils, répondent à l'infini de la puissance. Voyez près de nous, dans cette voie lactée, où notre soleil, avec toutes ses planètes qu'il vivifie et qu'il entraîne, occupe un point imperceptible, quelle multitude de merveilles inconnues des siècles passés ! Là se trouvent les étoiles doubles ; là deux soleils d'une effroyable dimension, forment souvent à eux seuls tout un système ; ils se suffisent, échangent leur lumière et roulent autour l'un de l'autre. Parmi ces soleils, il y en a qui mettent quarante ans, d'autres six mille ans à tracer le double cercle de leur immense révolution. Plus loin, dans un autre ciel, le ciel de l'astronomie sidérale¹, la science moderne découvre des masses lumineuses de formes variées à l'infini, rondes, ovales, carrées, triangulaires, pyramidales, en fer de lance, en éventail, en losange, en arbre, en montagne, semblables aux coulées d'un volcan, à d'immenses baleines, ou se déroulant comme les anneaux d'un serpent gigantesque, ou enfin percées à jour, et laissant voir à des profondeurs inouïes d'autres masses blanchâtres qui nagent dans d'autres espaces ; et ces masses si variées de formes, et dont on entrevoit à peine la lumière, se composent d'une agglomération de mondes et de soleils. Et ces agglomérations de mondes et de soleils sont des voies lactées semblables à la nôtre, et ces

¹ On donne ce nom à la science qui s'occupe des corps célestes placés hors des limites du système solaire.

voies lactées qui se superposent et s'enfoncent dans les espaces invisibles, l'œil de l'homme, armé de puissants télescopes, en a déjà compté plus de quatre mille. Ah ! ce fut une heure sublime que celle où le grand Herschell et le fils qui continue sa gloire rencontrèrent pour la première fois dans l'étendue ces océans d'étoiles qui ont reçu le nom de nébuleuses, à cause des sombres clartés qu'elles rayonnent. Deux faibles créatures, encore enveloppées de leur poussière terrestre, s'étaient élancées dans l'infini, et il leur avait été donné de contempler ce qu'aucun mortel n'avait encore contemplé ! Plus heureux que Newton, ce grand explorateur du ciel, ils avaient franchi les limites de la création visible, et tout à coup ils s'étaient retrouvés presque dans les ténèbres, au milieu d'un milliard de soleils animés d'un milliard de mouvements, et qui s'élevaient comme une muraille vivante devant eux. Là s'arrêtent les yeux des savants ; là est la limite de notre science, mais non la limite de la création.

Montez, montez encore, montez éternellement ! et autant vous approcherez de ce qu'il y a de plus beau, autant vous approcherez de la vérité. La vérité est plus riche que l'imagination ; elle la déborde de toutes parts.

Vous venez de voir les astres se multiplier comme les sables de la mer ; montez, montez encore ! le ciel, toujours le ciel, partout le ciel ! Montez, montez encore ! Plongez avec Herschell dans ces abîmes de lumière et de feu ! Le grand homme aspire à ce qu'il y a de plus beau ; son âme pressent que toutes

ces étoiles qui rayonnent dans l'espace doivent avoir leurs êtres animés, leurs êtres intelligents. Qu'est-ce pour lui qu'un soleil qui ne ferait qu'éclairer ? Dieu s'est donné partout des spectateurs. Plein de cette pensée, il observe l'astre dont la présence donne le jour, et bientôt il découvre que cet astre est une planète opaque, ténébreuse, assez semblable à la terre, et non un charbon ardent ; que la lumière n'émane pas de son sein, mais qu'elle nage dans son atmosphère comme les nuées dans la nôtre ; qu'elle s'y forme perpétuellement pour rayonner sur les mondes, et sans doute aussi sur le soleil lui-même, qu'elle éclaire, qu'elle féconde, et qu'elle aurait cent fois consumé si, par des moyens qui nous sont inconnus, l'ardeur dévorante de ses feux ne se trouvait sans cesse adoucie. Et il en conclut que « le phénomène de la vie se produit dans le soleil comme sur la terre, mais sous des formes et avec des conditions différentes ¹. » Ainsi, dépassant les profondes conceptions d'Huyghens qui, en peuplant les astres, n'avait osé peupler le soleil ², le jeune Herschell s'élève d'un degré de plus vers le beau : il sent que l'intelligence est partout, parce que partout il reconnaît un Dieu. Dès lors tous les points lumineux du firmament s'animent par la prière et par l'amour ; chaque planète, chaque étoile, chaque soleil, chaque voie lactée est un autel qui flamboie et d'où s'élançait l'hymne vainqueur du néant ; et l'ensemble

¹ Herschell, *Philosophical Transactions*, 1828.

² Voyez le *Nouveau Traité de la pluralité des mondes*, par Huyghens ; traduit du latin par D.... 1 vol. in-12, 1718.

de ces planètes, de ces étoiles, de ces soleils, de ces voies lactées, c'est le temple de la Divinité ; et ces chœurs sublimes qui retentissent de monde en monde, c'est le culte d'une création sans fin, culte éternel, incompréhensible, entendu de Dieu seul au milieu de l'harmonie des astres, à travers l'immensité et l'éternité !